

JONAS KARLSSON

La pièce

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

La première fois que je suis entré dans la pièce, j'ai presque aussitôt fait demi-tour. J'allais aux toilettes et m'étais trompé de porte. J'ai senti un relent de renfermé en ouvrant, mais je ne me souviens pas d'y avoir accordé une attention particulière. Je n'avais pas remarqué quoi que ce soit dans ce couloir, à part les toilettes, avant l'ascenseur. Ah tiens, ai-je pensé. Une pièce.

J'ai ouvert et refermé. Et ça en est resté là.

Deux semaines plus tôt, j'avais pris mon nouveau poste au sein de l'Administration et, à bien des égards, j'étais encore un débutant. J'essayais pourtant de poser le moins de questions possible. Je voulais vite devenir quelqu'un avec qui compter.

Mon travail précédent m'avait habitué à être en tête. Non pas chef, ni même cadre, mais pourtant parfois capable de recadrer les autres. Pas toujours apprécié, ni lèche-botte, ni boute-en-train, mais considéré et traité avec un certain respect, peut-être même de l'admiration. Un brin d'obséquiosité ? J'étais bien décidé à retrouver au plus vite la même position à ce nouveau poste.

En fait, ce n'était pas moi qui avais demandé cette mutation. Je me plaisais assez dans mon précédent travail, j'étais à l'aise avec les routines, mais quoi qu'il en soit, le costume était devenu trop petit pour moi, j'étais taraudé par le sentiment de travailler en deçà de mes capacités, sans compter, je l'avoue, que je ne m'entendais pas toujours parfaitement bien avec mes collègues.

Mon ancien chef a fini par venir me voir et m'a pris sous son bras en me disant que le moment était venu d'envisager une meilleure solution. N'était-il pas pour moi grand temps de postuler ailleurs ? *Move on*, comme il m'a dit en levant la main en diagonale, pour indiquer l'orientation de ma carrière. Nous avons examiné ensemble différentes alternatives.

Après un temps d'évaluation et de réflexion, le choix s'est porté, en accord avec mon ancien chef, sur la nouvelle grande Administration et, après une prise de contact, le transfert a pu avoir lieu sans trop d'anicroches. Le syndicat a donné son feu vert, lui qui peut parfois être un boulet. Mon ancien chef et moi avons trinqué dans son bureau avec du cidre sans alcool, et il m'a souhaité bonne chance.

Le jour de la première neige à Stockholm, j'ai gravi les marches et franchi avec mes cartons la porte principale du grand bâtiment en briques rouges. La réceptionniste m'a souri. Elle m'a tout de suite plu. C'était quelque chose dans sa façon d'être. Je me suis aussitôt senti à ma place. J'ai redressé le dos tandis que les mots *success story* me passaient par la tête. Une chance, me suis-je dit. J'allais enfin pouvoir laisser s'épanouir tout mon potentiel. Devenir celui que j'avais toujours voulu être.

Ce nouveau poste ne s'accompagnait pas d'un meilleur salaire. Au contraire, en fait : une légère dégradation des conditions en termes de flexibilité

d'horaire et de congés. J'étais en outre obligé de partager mon bureau dans un *open space* sans écrans de séparation. Malgré cela, j'étais plein d'enthousiasme, prêt à immédiatement faire mes preuves.

J'ai développé une stratégie personnelle. Arrivé chaque matin une demi-heure en avance, je suivais tous les jours mon propre emploi du temps : cinquante-cinq minutes de travail intensif, puis cinq minutes de pause. Incluant une éventuelle pause pipi. En évitant la socialisation inutile en chemin. Je me suis fait communiquer des décisions-cadres antérieures, que j'ai ramenées chez moi pour y étudier les expressions récurrentes et me constituer pour ainsi dire des éléments de langage. J'ai passé mes soirées et mes week-ends à lire et relire l'organigramme pour identifier les éventuels canaux de communication informels existant au sein du service.

Tout ceci pour me mettre rapidement dans la course et m'assurer une avance modeste mais décisive sur mes collègues qui connaissaient déjà le terrain.

Mon voisin de bureau le plus proche, Håkan, avait des rouflaquettes et des cernes. Håkan m'a aidé pour divers détails pratiques. M'a fait visiter, m'a donné des brochures, m'a envoyé par mail des documents d'information générale. C'était sans doute pour lui une pause bienvenue dans son travail, l'occasion d'échapper à ses tâches, car il trouvait sans cesse de nouveaux éléments dont il fallait absolument que je prenne connaissance. Il pouvait aussi bien s'agir du travail, de nos collègues, que de bons restaurants dans les environs. Au bout d'un moment, j'ai dû lui faire remarquer que j'avais aussi besoin qu'on me laisse faire mon travail sans m'interrompre à tout bout de champ.

— Calme-toi, lui ai-je dit comme il s'approchait à nouveau avec un dossier et réclamait mon attention. Tu peux te calmer un peu ?

Il s'est aussitôt calmé et s'est montré nettement plus distant. Sans doute fâché que je hausse d'emblée le ton. Cela détonnait avec l'image du petit

nouveau, mais correspondait bien à la réputation d'ambition et de poigne que j'aimais cultiver.

Lentement mais sûrement, j'ai identifié mes voisins les plus proches, leurs capacités et leur place dans la hiérarchie. Au-delà de Håkan, il y avait Ann. Une femme approchant la cinquantaine. Elle semblait compétente et ambitieuse, mais c'était aussi le type de personne qui pense tout savoir et aime avoir raison. Il était évident que c'était vers elle qu'ils se tournaient tous quand ils n'osaient pas s'adresser directement au chef.

Elle avait un dessin d'enfant encadré près de son ordinateur. Il représentait un soleil se couchant dans la mer. Mais ce dessin était erroné car, derrière le soleil, à l'horizon, on voyait un paysage dépasser de part et d'autre, ce qui est évidemment impossible. Il devait avoir pour elle une valeur sentimentale même si, pour nous autres, il était pénible d'avoir ça sous les yeux.

En face d'Ann travaillait Jörgen. Grand et fort, mais certainement pas d'une intelligence de la même ampleur. Quantité de cartes humoristiques et de cartes postales, qui n'avaient bien sûr rien à voir avec le travail et dénotaient un certain goût pour la banalité, étaient disposées sur son bureau ou collées sur son ordinateur. Régulièrement, il chuchotait quelque chose à Ann, que j'entendais alors se récrier d'un "mais enfin, Jörgen !" comme s'il lui avait glissé quelque

chose d'inconvenant. Il y avait une certaine différence d'âge entre eux. J'estimais cet écart à dix ans environ.

Plus loin était installé John, un monsieur discret, la soixantaine, qui s'occupait de l'intendance des voyages d'inspection et, près de lui, une certaine Lisbeth, je crois. Je ne sais pas. Je n'avais pas l'intention de demander. Elle ne s'était pas présentée.

Nous étions au nombre de vingt-trois, et presque tous avaient un écran ou un petit muret autour de leur bureau. Il n'y avait que Håkan et moi à être plantés là en plein milieu. Håkan m'a dit qu'on allait bientôt nous installer des écrans à nous aussi, mais je lui ai répondu que ça n'avait pas d'importance.

— Je n'ai rien à cacher.

Peu à peu, j'ai trouvé un rythme avec mes périodes de cinquante-cinq minutes, et une certaine fluidité dans le travail. Je m'efforçais de m'en tenir à ce planning, sans me laisser déranger au milieu d'une période, que ce soit par les pauses café, les bavardages, les coups de téléphone ou les visites aux toilettes. Parfois, j'avais envie de faire pipi au bout d'à peine cinq minutes, mais je veillais à me retenir jusqu'au bout. Quel baume au cœur que de se forger le caractère, et puis quelle récompense supérieure quand, enfin, on peut relâcher la pression.

Il y avait deux chemins pour aller aux toilettes. L'un, en tournant après le palmier vert, était un peu plus court mais, comme j'avais envie de varier les plaisirs ce jour-là, j'ai pris le trajet long, en passant devant l'ascenseur. C'est là que je suis entré dans la pièce pour la première fois.

J'ai compris mon erreur et j'ai continué mon chemin, au-delà du gros container plastique pour le recyclage du papier, jusqu'à la porte voisine qui s'est avérée être la première des trois toilettes.

Je suis revenu dans les temps pour la période de cinquante-cinq minutes suivante et, à la fin de la journée, j'avais presque oublié avoir entrebâillé la porte de cet espace supplémentaire.

La deuxième fois que je suis entré dans la pièce, je cherchais du papier machine. Je tenais absolument à y arriver tout seul. Malgré les invitations incessantes à demander quand je ne trouvais pas, je n'avais pas envie de m'exposer à la condescendance teintée de mépris qu'entraîne l'aveu de ce type de lacune dans la connaissance du terrain. J'avais remarqué la petite ride de stress qu'ils avaient tous au front chaque fois que je demandais quelque chose. Ils ne pouvaient pas se douter que je prévoyais de devenir un gros bonnet au sein de l'Administration. Quelqu'un qu'on respecte. Et puis je ne voulais pas donner à Håkan une occasion de tirer au flanc.

Je suis donc allé inspecter les endroits où, dans la plupart des bureaux, on range habituellement les réserves de papier, sans pourtant rien trouver. J'ai fini par aller de l'autre côté du coin, au-delà des toilettes, là où il me semblait avoir vu un réduit.

D'abord, je n'ai pas trouvé l'interrupteur. J'ai cherché à tâtons de part et d'autre de la porte, pour finir par abandonner, ressortir, et découvrir qu'il était à l'extérieur. Bizarre, ai-je pensé en y retournant.

Le néon a clignoté un certain temps avant de s'allumer mais, assez vite, j'ai vu qu'il n'y avait pas là non plus de papier machine. Et pourtant, j'ai aussitôt senti que cet endroit était spécial.

C'était une pièce assez petite. Une table en plein milieu. Un ordinateur, des classeurs sur une étagère. Des stylos et autres fournitures de bureau. Rien d'extraordinaire. Mais tout en ordre parfait.

Nickel chrome.

Contre l'un des murs, une armoire à documents avec un ventilateur posé dessus. Une moquette vert sombre couvrait tout le sol. Propre. Époussetée. Tout au carré. Ça avait l'air un peu démonstratif. Préparé. Comme si la pièce attendait quelqu'un.

Je suis ressorti, j'ai refermé la porte et éteint la lumière. Par pure curiosité, j'ai rouvert la porte. Je voulais vérifier. Comment être sûr que ce n'était pas resté allumé ? Soudain, j'ai hésité : vers le haut ou le bas ? Allumé ou éteint ? Avoir placé l'interrupteur à l'extérieur était décidément une drôle d'idée. Un peu comme l'éclairage d'un frigidaire. J'ai glissé un œil dans la pièce. Il y faisait sombre.